

—C'est bien, je te donne six semaines.

—A qui les remettrai-je ?
Le bandit réfléchit un instant.

—A ma femme, dit-il.

—C'est bien !

—Mais elle ne saura pas d'où ils viennent ni comment je les ai gagnés ?

—Elle ne le saura pas, ni elle ni personne. Et jamais à ton tour, tu ne tonteras rien ni contre Notre-Dame d'Etampes ni contre autre église sous l'invocation de la Vierge ?

—Jamais !

—Sur ta parole ?

—Foi de L'Artifaille !

—Va mon frère, et ne pêche plus.

—Je le saurai en lui faisant signe de la main qu'il était libre de se retirer.

—Il parut hésiter un moment ; puis, ouvrant la porte avec précaution, il disparut.

Je me mis à genoux, et je priai pour cet homme.

Je n'avais pas fini ma prière que j'entendis frapper à la porte.

—Entrez, dis-je sans me retourner.

—Quelqu'un effectivement, me voyant en prière, s'arrêta en entrant et se tint debout derrière moi.

Lorsque j'eus achevé mon oraison, je me retournai, et je vis L'Artifaille immobile et droit près de la porte, ayant son sac sous le bras.

—Tiens, me dit-il, je te rapporte tes mille francs.

—Mes mille francs ?

—Oui, je te tiens quitte des deux mille autres.

—Et cependant la promesse que tu m'as faite s'ubsiste ?

—Parbleu !

—Tu te repens donc ?

—Je ne sais pas si je me repens, oui ou non, mais je ne veux pas de ton argent, voilà tout.

Et il posa le sac sur le rebord du buffet.

Puis, le sac déposé, il s'arrêta comme pour demander quelque chose ; mais cette demande, on le sentait, avait peine à sortir de ses lèvres.

—Que désirez-vous ? lui demandai-je. Parlez, mon ami. Ce que vous venez de faire est bien ! n'ayez pas honte de faire mieux.

Tu as une grande dévotion à Notre-Dame ? me demanda-t-il.

—Une grande.

—Et tu crois que, par son intercession, un homme, si coupable qu'il soit, peut être sauvé à l'heure de la mort ? Eh bien ! en échange de tes trois mille francs, dont je te tiens quitte, donne-moi quelque relique, quelque chaplet, quelque reliquaire que je puisse baiser à l'heure de ma mort.

Je détachai la médaille et la chaîne d'or que ma mère m'avait passées au cou le jour de ma naissance, qui ne m'avaient jamais quittés depuis, et je les donnai au brigand.

Le brigand posa ses lèvres sur la médaille et s'enfuit.

Un an s'écoula sans que j'entendisse parler de L'Artifaille ; sans doute il avait quitté Etampes pour aller exercer ailleurs. (à continuer)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 9 OCTOBRE 1880.

CONDITIONS.

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance. pour 6 moi 25 centins.

Le *Vrai Canard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui doivent faire leurs paiements tous les mois.

10 p cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie
Bureau : 25, RUE STE-THERÈSE.

En face de l'Hôtel du Canada
Boîte 2144 P. O. Montréal.

DEPECHE DU NORD-OUEST.

Son Excellence le Gouverneur du Nord-Ouest, l'hon. M. Laird a envoyé la dépêche suivante à Charles Thibault lorsqu'il a appris que ce dernier allait être nommé juge pour le territoire.

“ Pas bon tabac par ici. Remplissez doux souliers de tabac *Eclipse*, seul bon sur marché. *Eclipse* se pas cher.”

[Signé] Laird.

CORRESPONDANCE

DE
LA DEBAUCHE

—o—
Paris 1er octobre 1880.

Mon cher *Vrai Canard*.

Depuis trois quatre semaines je me suis aperçu que les ministres canayens se faisaient aller comme des queues de veau. Ils parlaient des millions de piastres qu'ils allaient recevoir de France et des grandes fortunes que nos habitants allaient se bâtir en cultivant les betteraves. Déjà \$800,000 avaient été envoyés à Québec en acompte des \$4,000,000 empruntés par M. Wurtele. Nos bons canayens ont commencé par prendre le beurre à poignée. Paquette s'est marié et s'est mis à voyager dans les vieux pays. Chacun rêvait à la bombance et aux alonnettes qui devaient lui tomber toutes rôtitées dans le bec. Un jour tu me dis : “ Va cri des nouvelles à Paris au plus couplant ! ” Je pars à la hâte, me promettant de faire ma commission drès que je serais rendu à Paris. Je me suis monor chez Grévy et je commence à lui parler. Je lui demande de m'expliquer ce que faisaient chez vous Mesieu Wurtele, M. Dior et Mesieu Lalonde. Grévy m'a m'a dit que c'était un grand secret. Il me regardait comme discret et il s'est déboutonné devant moi. Il m'a tout dit, sans se montrer cachottier en aucune manière.

En affaires d'argent les Français sont très fûtés. Ce sont pas des gens qui achètent des chats en poche. Ils y regardent à deux fois avant de desserrer le cordons de leur bourse. D'abord Wurtele est venu faire un tour par icite et a bavassé à tous les gros bourgeois. Il disait que les canayens de Québec étaient toujours *flush*, qu'il ne devaient pas une coppe à qui que soit

et qu'ils payaient comme la banque. Les bourgeois français firent semblant de rien et ils promirent à M. Chapleau de lui avancer \$4,000,000. En eux-mêmes ils se disaient. Il faut pas que tu nous prennes pour des *green*. Attends un petit brin. Mais que tu soyes parti, on ira aux informations. Si t'es bon pour, on t'avancera le *cash*, autrement nix comme érousse, comme disent les Allemands.

Grévy me dit que les bourgeois de la Banque de France ne se fiaient pas aux gazettes, parce que souvent c'est rempli de montries. Ils envoyèrent au Canada Messieurs Dior et Lalonde sous prétexte de voir si le pays était bon pour les betteraves, mais réellement pour voir si Chapleau et les autres avaient de quoi payer.

Pour pas choquer les canayens ils leur ont envoyé il y a environ un mois \$800,000, en se disant : On peut toujours rixer ça dans un pays qui se dit si riche. On parla au canayen du Crédit Foncier qui devait prêter de l'argent à tous les habitants pour les empêcher d'aller émigrer en Amérique. On fit des speech aux portes des Eglises et chaque paroisse devait avoir sa manufacture de sucre de betterave. Ca c'était un essai qu'on faisait pour voir si les Français allaient être emberlificotés dans les affaires avec les canayens. MM. Dior et Lalonde se sont aperçus qu'on avindait pas l'argent ben vite pour ces manufactures et ce crédit foncier. Ils ont écrit aux bourgeois français : “ Attention, vous autres. Les canayens vont vous fourrer dans les pataques. Leur cuisse sonne le creux.”

Vous avez été enfilés déjà pour vos \$800,000 et ils vont vous emmancher pour le reste.”

Après cette lettre les capitalistes ont eu la puce à l'oreille et ils sont bien décidés d'envoyer leurs millions en Canada iainque la semaine des trois joudis. Toute l'affaire des betteraves et du Crédit Foncier ça va finir en queue de morue. Vous allez voir ça.

J'ai dit à M. Grévy que le sénateur Fabre était parti pour un voyage en France pour tâcher de ratisfoler les choses.

M. Grévy m'a dit : Lorsque Fabre arrivera par icite pour nous conseil-d'avancer aux canadiens, devire, pas d'affaire avec vous autres.

En terminant, je te dirai, mon cher *Vrai Canard*, que suis ben interbolisé par ce qui arrive. Je n'ai pas beaucoup de crédit à Paris et je crois qu'en me remettant en route demain pour mon pays, je serai obligé de prendre un passage de *steerage*.

Tout à toi,

LA DEBAUCHE.

LETTRE D'UN MAITRE D'ECOLE.

Un de nos abonnés nous a communiqué l'original de la lettre suivante écrite par un maître d'école du district de Montréal. Nous gardons fidèlement l'orthographe de l'auteur :

Saut-au-Récollet.

Mademoiselle,

Votre grandeur me permettra de vous écrire sur un sujet bien délicat, pour vous témoigner mes amitiés si vous voulez bien les accepter, depuis si longtemps que je cherche vos appas. Mais vous direz peut-être que je m'y hasarde avec trop d'intelligence. Vous m'excuserez ma personne s'il a fait quelque fautes. Comme il faut toujours prudemment s'acquitter avec la personne qui m' a charmé, comme vous Mademoiselle quand j'ai aperçu votre très aimable personne qui m'a charmé voilà ce que je vous vous dire. Je me croirais aussi heureux qu'un roi si j'étais auprès de vous. Enfin pour être à toute la posterité si Dieu nous appelle dans le sacrifice, mais mon projet est très facile s'il me doit concilier l'affection de tous mes amitiés, si le séjour deviens plus sûr et notre gloire plus grande que toutes les créatures ensemble, si les beautés qui m'ont charmé se trouve dans la bonne amitié de toutes les choses nécessaires à la vie. Si les resolutions sont approuvées des Dieu. je suis d'avis que l'on consulte l'oracle encore une fois pour savoir sous la protection de qu'aux saint nous devons mettre la réussite de cette affaire afin de vous le rendre favorable après cette invocation solennelle ou peut tenter ardemment l'exécution d'un projet, car tout ce qui est entrepris sous les auspices de la divinité d'un heureux succès.

Mademoiselle je renonce les amitiés passées, présentes et futur pour prendre les vôtres Si je pouvais m'exprimer autrement sur les vérités que je vous dis, je ne cesserais d'exprimer votre très aimable personne. Elle me paraît si sage et si douce et non-seulement votre sagesse et votre douceur, mais encore votre esprit et vos appas qui m'ont charmé. La marque d'une vrai amitié, c'est d'avoir du respect pour la personne qu'on fréquente et de s'édifier mutuellement et de prier l'un pour l'autre. Ce n'est pas véritablement aimer une personne que de la scandliser. Les amitiés porte au mal ou au bien selon quel sont bonnes ou mauvaises. Il y a que vous qui puisse mériter tous mon amour puisqu'il seule renferme plus d'amabilité, de perfection, de charme que toutes les créatures ensemble. Toutes les beautés et atrais les plus parfaites réunie sont pas en comparaison à la vôtre le bonheur et la joie d'être un jour réunie à votre aimable personne, Mademoiselle si vous daigner vous abaisser à écouter ces paraboles, j'espère que j'aurai l'honneur d'avoir une réponse de vous le plus tôt possible sur cette lettre soit d'une façon ou d'autre, pour afin de savoir si vous accepterez une personne qui vous charcho avec tant d'intelligence.

Excusez moi si je n'écris pas davantage car le temps et l'occasion me tourmente. Je fini en vous souhaitant une bonne santé et l'accomplissement de tous vos désirs, que Dieu le ciel et les anges vous favorise. Adieu pour moi je